



HAL
open science

Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent

Laure Michel

► **To cite this version:**

Laure Michel. Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent. Jacques Darras, poète de la fluidité. Actes du colloque de l'Université de Nice (4-6 décembre 2008), Le Cri, p. 153-172, 2010, 978-2-8710-6528-9. hal-04757235

HAL Id: hal-04757235

<https://hal.science/hal-04757235v1>

Submitted on 28 Oct 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Laure Michel, « Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent », *Jacques Darras. Poète de la fluidité*, Actes du colloque de l'Université de Nice, organisé par Patrick Quillier et Laure Michel (4-6 décembre 2008), Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 153-172. (Les pages de l'article publié sont reportées dans la version ci-dessous. La page 154 est illustrée d'une photographie.)

Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent

[p. 153] « C'est une vieille amnésie l'Histoire, dans la poésie française. C'est une vieille aporie. Nous n'aurions prétendument pas la 'tête' épique, voulant dire (Voltaire) que nous manquerions des pieds appropriés ¹ ». Et pourtant : dans l'œuvre de Darras, Gracchus Babeuf et Jean Calvin se rencontrent à Noyon avec Charlemagne et Hugues Capet ; Josquin des Prés le Picard côtoie Jean Scot Érigène l'Irlandais, venu quelques siècles plus tôt, à la cour de Charles le Chauve, de laquelle il se rendit à Laon ; Dante part en ambassade auprès du pape Boniface VIII pour obtenir que Charles d'Anjou mette un frein à ses visées sur Florence ; Jean de Bohême se fait tuer par les archers d'Édouard III à la bataille de Crécy qui débuta la Guerre de Cent Ans ; Charles futur Téméraire chevauche dans le froid des provinces bourguignonnes derrière le cortège funèbre de Philippe son père ; Jeanne, quittant les bords de Meuse, prisonnière à Compiègne, traverse les plateaux crayeux du Ponthieu et rejoint non Charles VII, qui ne la délivra point, mais Charles Péguy qui la canonisa, cinq siècles plus tard en pleine guerre mondiale, invoquant les frontières nationales sous la plume indignée de Jacques Darras. Il n'est pas un ouvrage du poète qui ne plonge avec l'ampleur d'un regard encyclopédique dans l'Histoire de l'Europe, non par goût de l'érudition, mais avec l'obstination d'un [p. 155] archéologue convaincu que les nationalismes et les conflits du XX^e siècle s'enracinent très loin dans le passé européen, et que les lignes de faille sur lesquelles ils sont nés, doivent être repérées et exhumées par l'acuité du regard et de l'imagination poétiques. « Il faut de l'espace pour voyager dans le temps ² », écrit Darras. C'est précisément parce qu'il est un poète de l'espace, de la plaine du Nord, des fleuves européens, que Jacques Darras est aussi un grand poète de l'Histoire.

¹ *Gracchus Babeuf et Jean Calvin font rentrer la poésie avec l'histoire dans la ville de Noyon*. Poème manifeste, Bruxelles, Le Cri éditeur, 1999, p. 5.

² *Ibid.*, p. 20.

Nous sommes tous menacés d'amnésie

Si l'Histoire hante ainsi les essais, les recueils, les romans et pièces de théâtre de Darras, c'est d'abord parce que nous sommes tous menacés d'amnésie. Amnésie à l'échelle de nos vies, à l'échelle de l'histoire récente, et plus encore, sur la longue durée de l'histoire européenne.

Chez Darras, l'Histoire a d'abord partie liée avec le biographique, la mémoire personnelle et l'héritage familial. Né en 1939, comme il aime à le rappeler, Darras commence son existence dans le contexte de l'occupation allemande, rendue très immédiatement perceptible par la présence de la Wehrmacht dans une partie des locaux de l'école qu'il fréquentait alors³. Au-delà de ces données circonstancielles, cette naissance en 1939 acquiert dans les différents récits qu'il en fait un statut emblématique, celui d'un destin personnel intrinsèquement noué à l'Histoire de l'Europe et à ses désastres. Cette date de naissance, qui inscrit *de facto* la grande Histoire dans l'histoire individuelle, fait que le poète ne pourra pas ne pas s'adonner à « une implication passionnée avec l'élément nocturne de cet *imbroglio* ⁴».

Avec l'humour qui le caractérise, Jacques Darras propose dans son roman poème *Van Eyck et les rivières* une illustration de cet entremêlement des fils de l'histoire, la sienne et celle de l'Europe, de cet *imbroglio* qui tisse une communauté de destin le rendant exactement contemporain de la victoire du nazisme en Europe :

6 juin 13 heures Hitler dans un chalet bavarois à Brûly

10 juin Marne franchie.

14 juin Paris occupé.

[p. 156]

17 juin Maréchal Pétain quelles conditions pour l'armistice ?

18 juin moi colonel de Gaulle je vous parle depuis Londres.

18 juin moi Jacques Darras 6 mois je vous parlerai plus tard depuis Crécy.⁵

Ou encore, quelques pages plus loin :

Verdun 843 la France la Germanie ont frontière sur la Meuse.

1100 ans plus tard la France la Germanie ont frontière sur la Somme.

³ *Le Génie du Nord*, Paris, 1988, Éditions Grasset, p. 126.

⁴ *Ibid.*, p. 31.

⁵ *Van Eyck et les rivières (dont La Maye)*, Bruxelles, Le Cri Éditions, 1996, p. 163.

Laure Michel, « Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent », *Jacques Darras. Pète de la fluidité*, Actes du colloque de l'Université de Nice, organisé par Patrick Quillier et Laure Michel (4-6 décembre 2008), Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 153-172.

Tes malheurs dans l'immobilité d'un seul wagon ô Picardie !

Clairière de Rethondes 15 heures : nous sommes dit Hitler le 21 juin 1940 le 11 novembre 1918

Jacques Darras 6 mois plus quelques jours déclare quant à lui qu'il ne signera pas une troisième fois l'Armistice.

Conclu à l'origine par Charles et Louis.⁶

Une pointe d'humour, dans cette écriture de l'Histoire, en exorcise le tragique. Sans doute s'agit-il, dans le choix de ce registre, d'un refus de la dramatisation qui entoure aujourd'hui l'Histoire dans sa dimension de désastre et du silence qu'elle imposerait, à la poésie en particulier. C'est ce qui est évoqué dans le chapitre suivant du roman, où le narrateur arrive au bout de son voyage vers l'est sur les restes des camps d'Auschwitz et de Birkenau. Constatant son impuissance à en parler, avec un « sentiment de colère de n'avoir aucune capacité spéciale pour la circonstance/ [...] Comme si la banalité criminelle ne supportait pas qu'on parle pour elle », il prendra finalement le parti de « simplement recommencer dans le sens des rivières ⁷ » et, suivant le cours de celles-ci, il fera le choix d'une langue intarissable, d'une verve fluide, opposant à la béance laissée par la Shoah au cœur de l'Europe l'abondance des ruisseaux et des cours d'eau : « Dans la catastrophe généralisée de l'espace les rivières seules sont secourables ⁸ ». La gravité du propos n'est pas évacuée pour autant, dans ce passage situé – sans doute n'est-ce pas un hasard – exactement au cœur de *Van Eyck et les rivières*. La co-occurrence des dates, de naissance [p. 157] du poète, de conquête par Hitler, est même très explicitement associée à une affirmation de responsabilité poétique :

Ce que j'aurais dit ce jour-là : Brûly brûle-t-il ?

Ce que je dis maintenant : il est temps de nous occuper du poème.

J'entends occupons-nous des noms des dates des lieux dans et par le poème.⁹

De fait, une très grande partie de l'œuvre de Darras est une interrogation obstinée des causes des désastres de l'Histoire au XX^e siècle et des moyens d'en empêcher le retour.

Noué à l'Histoire, à l'échelle de son existence personnelle, par cette naissance à l'orée de la seconde guerre mondiale, Jacques Darras reçoit en outre, lorsqu'il voit le jour, l'héritage d'une double disparition, celle de son père retenu prisonnier en Silésie, celle de son grand-

⁶ *Ibid.*, p. 165.

⁷ *Ibid.*, p. 175.

⁸ *Ibid.*, p. 171.

⁹ *Ibid.*

père tué par un obus pendant la Grande Guerre. L'Histoire touche ici directement à la mémoire familiale. Elle intervient même, en l'occurrence, comme rupture de transmission. Toujours dans ces pages centrales de *Van Eyck et les rivières*, l'un des chapitres faisant le récit du voyage en train du narrateur vers la Pologne, décrit l'interruption de ce mouvement vers l'est au moment de franchir l'Elbe :

Immobilisation soudaine du Francfort-Cracovie par suspens romantique au-dessus de l'Elbe.

[...]

Impossible tout à coup de descendre sur le quai ensoleillé de Görlitz où l'ancien enfant guerrier a reconnu la jeune ombre de son père.

Orphelin lui-même de son père précédemment pulvérisé par obus 1915 sur les coteaux de la Meuse (Gruerie, entre Verdun et Domrémy).

Prisonnier de vingt-sept ans transporté en wagon de marchandise depuis Cambrai l'ombre père porte matricule à l'épaule.¹⁰

[p. 158] Cette interruption, ce « suspens » comme dit le texte, est suspens de filiation, par superposition de ruptures. La mémoire cumule les brisures, les failles, dans la remontée généalogique que figure ce voyage vers l'est, vers une impossible origine, une origine dont le lieu est aussi peu assignable que ce moment suspendu au dessus du fleuve frontière. L'Histoire ici est ce qui crée les solutions de continuité dans la transmission générationnelle – solution de continuité qui persisteront par delà le retour du père, dont l'amertume et la souffrance, l'attachement inconditionnel au régime communiste après la libération de son camp de prisonnier par l'Armée rouge, entraîneront une distance et une incompréhension profonde avec son fils¹¹.

Laissant tomber la quête fantasmatique d'une remontée aux origines, l'écriture investira alors l'espace de l'entre-deux, se fera ravaudage par occupation de l'étendue, par enfouissement dans l'épaisseur des lieux de cet héritage paradoxal, celui d'une disparition, celui d'un corps absent – corps absent du père pendant l'enfance, corps sans sépulture de l'aïeul pulvérisé par un obus. Le poème se voit alors, entre autres, confier le soin de faire trace, de transmettre, à défaut des corps disparus, le corps du nom, nom mythique de la disparition. C'est à cela du moins que nous invite l'un des poèmes du recueil *Usages de la forêt*, publié en 1986 comme « sixième fragment de 'la maye' » avant d'être repris en volume en 1988. Le nom d'un lieu, la « gruerie », se fait le nom d'une disparition, celle de l'ancêtre

¹⁰ *Ibid.*, p. 173-174.

¹¹ *Le Génie du Nord*, *op. cit.*, p. 82.

Laure Michel, « Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent », *Jacques Darras. Pète de la fluidité*, Actes du colloque de l'Université de Nice, organisé par Patrick Quillier et Laure Michel (4-6 décembre 2008), Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 153-172.

paternel, tandis que le nom propre de celui-ci perd sa majuscule pour se fondre dans l'anonymat des mots de la langue, à l'image des morts de la bataille, venus se fondre dans « l'anonymat des troncs, des cimes » pour « boucl[er] » « le grand parcours généalogique aux layons enténébrés ¹²» :

- 'gruerie', du latin « grodiarius », lui-même vraisemblablement

version latinisée du francique « grôdi », vert, fut longtemps

le nom mythique de la disparition d'edouard, l'ancêtre paternel

dont la poussière s'est volatilisée dans le bois du même nom

le 'bois de la gruerie' sous une avalanche d'obus germaniques qui,

[p. 159]

par leur trajectoire, indiquent la semence ancienne des déclinaisons

qu'un héritier rassemble comme d'une forêt à faire reverdir ¹³

Il y a, on le voit ici, dans le rapport de Darras à l'Histoire un héritage personnel à assumer, une mémoire à relayer, « à faire reverdir ».

C'est également la puissance d'une disparition, « la puissance d'un vide ¹⁴», comme le dit avec force le premier essai du *Génie du Nord*, qui dissémine dans l'uniformité agricole de la plaine picarde l'oubli des millions de morts anonymes que la première guerre mondiale a entassés là. Une puissance de néantisation, celle qui a fait de cette guerre un « massacre » de « masse ¹⁵», continue de travailler à leur insu les consciences contemporaines, promptes à oublier le vide creusé sous leurs pieds par le passé proche. L'Histoire s'impose en effet à la vigilance de Darras à ce deuxième niveau, celui d'une mémoire collective, oublieuse des lignes de fractures, même récentes, sur lesquelles elle est assise.

Alors certes, ici aussi, « l'Histoire avec sa grande hache » s'inscrit d'abord dans le paysage de l'histoire individuelle, paysage de la Somme arpenté ou observé, dès l'enfance, dans les pages du Larousse de la Grande Guerre, avec son « spectacle d'arbres cisailés à hauteur de souche par le shrapnel et les obus ¹⁶», faisant voir comme dans le bois de la

¹² *Usages de la forêt. Sixième fragment de « La Maye »*, Amiens, Éditions Trois Cailloux, 1986, p. 35.

¹³ *Ibid.*

¹⁴ *Le Génie du Nord*, *op. cit.*, p. 29.

¹⁵ *Ibid.*, p. 30.

¹⁶ *Le Génie du Nord*, *op. cit.*, p. 20.

Gruerie les marques d'un « essartage plus réel que nature ¹⁷ ». Une enfance passée aux lisières de la forêt de Crécy a donné à cette guerre une intime proximité, conduisant le poète à « ausculter le sol ¹⁸ » de leur naissance commune. C'est donc au croisement d'une histoire personnelle et d'une mémoire collective, que se situent, dans le premier texte du recueil d'essais *Le Génie du Nord*, les innombrables cimetières de la vallée de l'Ancre où gisent des milliers de soldats emportés dans l'une des plus meurtrières batailles de la Somme. La présence toute proche de ce désastre entraîne chez Darras une série de questions lancinantes : comment faire que ces hommes ne [p. 160] soient pas morts en vain, comment faire que leur disparition ait un poids dans la construction de l'avenir ? Les conférences données à la BBC en 1989, les essais du *Génie du Nord* parus un an auparavant, s'efforcent en effet de rappeler à la mémoire de tous ce gouffre ouvert par les tranchées de la Grande Guerre dans l'histoire des Européens d'aujourd'hui :

Peut-on [...] encore fonder quoi que ce soit sur cette terre locale qui ne s'effondre pas par méconnaissance de l'assise ? Le jeu des fondations n'est-il pas sapé d'en dessous, miné de l'intérieur par cette débauche d'explosifs ici utilisés ? Des millions de victimes individuelles confondues dans l'égalité d'une mort prématurée, n'est-ce pas la puissance plastique d'ensemble qu'il est devenu impossible de modeler ?¹⁹

Or, en cette fin des années quatre-vingt, c'est la construction de l'Europe, avec son projet d'ouverture des frontières, qu'il s'agit de modeler. Pour Jacques Darras, cette construction européenne ne peut pas faire l'impasse sur le séisme que représente la Grande Guerre. Car un certain nombre de questions cruciales pour elle trouvent leur origine dans ce conflit. Comme l'analyse en particulier le sixième chapitre de *Beyond the Tunnel of history*²⁰, l'ouvrage rassemblant les conférences de la BBC, la première guerre mondiale est née d'un ensemble de problèmes liés aux frontières nationales, à la souveraineté, à l'auto-détermination, lesquels sont au cœur du débat sur l'Europe de demain²¹. Or ces obstacles à la construction européenne, dans la mesure où ils procèdent, comme le souligne le poète, d'une répétition des vieilles querelles nationalistes, appellent à faire retour sur la première Guerre, où ces nationalismes ont culminé dans un paroxysme de violence – retour d'autant plus impérieux que la Grande Guerre tend à être recouverte, dans la mémoire collective, par la

¹⁷ *Ibid.*, p. 46.

¹⁸ *Ibid.*, p. 21.

¹⁹ *Ibid.*, p. 30.

²⁰ *Beyond the Tunnel of History. A revised and expanded Version of the 1989 BBC Reith Lectures*, London, The Macmillan Press, 1990, chapter 6, "Re-Crossing the Somme", p. 53-62.

²¹ Sur ce point, voir en particulier les pages 55-56 du même essai. On pourrait faire le même constat aujourd'hui : les analyses de Jacques Darras valent aussi pour l'échec du referendum sur la constitution européenne en 2005.

seconde. Cette oblitération a plusieurs explications, que détaille Darras dans ce même chapitre de *Beyond the Tunnel of History*. La [p. 161] seconde guerre mondiale a, en particulier, avec la Shoah et l'utilisation de la bombe atomique, soulevé des questions morales totalement inédites. Pourtant aucun des problèmes posés par la première guerre n'a été, écrit Darras, « résolu ou dissous » dans la seconde²². Or les angoisses nationales portées à leur maximum d'intensité dans la première guerre sont susceptibles de faire retour avec d'autant plus de force qu'elles puisent dans un passé ancien, oublié, agissant à l'abri de l'amnésie de nos contemporains :

Tout se passe comme si nos états-nations démocratiques modernes portaient avec eux aveuglement et inconsciemment au cœur de l'âge moderne ces anciennes notions féodales [souveraineté et territorialité], les aggravant démesurément, en les associant à l'idée d'une armée démocratique. Tout a culminé dans la Première Guerre mondiale, massacre de masse, qui a réuni le concept essentiellement médiéval de territorialité, le nationalisme du XIX^e et l'émergence d'un idéal de démocratie de masse²³.

Le passé lointain, « essentiellement médiéval » : tel est le troisième niveau auquel l'Histoire s'impose dans l'œuvre de Jacques Darras. Rien de plus urgent, en effet, que de lutter contre l'occultation de ce passé dans les sociétés d'aujourd'hui, sociétés à la mémoire courte, assises sur des lignes de fracture profondes, qui les travaillent à leur insu. L'Histoire à convoquer remonte loin dans le temps : c'est l'Histoire de l'empire de Charlemagne, du duché de Bourgogne au XV^e siècle, de la Réforme protestante. Mais il s'agit de montrer que ce n'est justement pas de l'histoire ancienne. Après avoir observé, par exemple, « qu'un aller retour de morcellement et réunion nous rapproche, alternativement, puis nous éloigne du couplage dont les héritiers du Grand Charles, à Verdun, en 843, après le serment de Strasbourg, avaient pourtant décidé de s'accommoder²⁴», Jacques Darras s'interroge :

[p. 162]

Comment se fait-il que la coïncidence de Verdun avec soi-même à quelque mille ans et plus de distance n'ait su s'imposer à l'imagination nationale ? Qu'un million d'hommes soient morts, précisément, sur cette crête, de part et d'autre, pour rejouer les données d'un partage que d'aucuns, mille ans auparavant, croyaient avoir définitivement consommé laisse perplexe et pantois.²⁵

²² “However, the Second World War in no way solved or dissolved the problems raised by the First.”, *Beyond the Tunnel of History*, *op. cit.*, p. 55.

²³ *Ibid.*, p. 62. Je traduis.

²⁴ *Le Génie du Nord*, *op. cit.*, p. 70.

²⁵ *Ibid.*

Ces récurrences de l'Histoire, produites par les rémanences du passé²⁶, Jacques Darras a mille occasions de les observer. L'une des plus inattendues, parce que liée à l'une des failles les plus profondément enfouies dans la mémoire nationale, lui fut fournie par la publication en 1985 d'une anthologie de textes picards du Moyen-Âge à nos jours, sous le titre *La Forêt invisible. Au nord de la littérature française, le picard*²⁷. L'auteur nous livre dans *Le Génie du Nord*²⁸ le récit de l'accueil glacial qui fut réservé à l'ouvrage. C'est qu'il avait réveillé sous le glacis de la plaine picarde l'inquiétude, largement inconsciente aujourd'hui, des anciennes frontières du royaume de France au temps des cathédrales. Rappelant le passé florissant de ces communes picardes symbolisées par leur beffroi, leur commerce et leur riche littérature, l'ouvrage faisait resurgir une susceptibilité séculaire et rencontrait dans la classe politique, de droite comme de gauche, une résistance proportionnelle à la proximité de cette ancienne zone frontalière avec la capitale : « c'était là toucher aux frontières nationales, c'est-à-dire non pas les frontières extérieures mais les frontières internes et secrètes qui sont autant de cicatrices sensibles laissées à la mémoire. »²⁹

Ces formes de sondages archéologiques, découvrant, dans la superposition des strates de l'Histoire, la trace d'une mémoire toujours active dans l'Europe d'aujourd'hui interviennent à de nombreuses reprises dans l'œuvre de Jacques Darras. Je voudrais m'arrêter un instant sur l'exemple de l'une de ces exhumations, emblématique parce qu'elle montre bien la répétition obstinée des divisions et des conflits dans les [p. 163] mêmes lieux, aux mêmes croisements de chemins frontaliers, à plusieurs siècles de distance. La scène se passe dans la forêt de Crécy, entre ces deux frontières inlassablement franchies par les armées européennes, que furent la vallée de la Somme et la vallée de l'Authie. L'histoire est ici racontée dans l'une des premières branches de *La Maye, Usages de la forêt* :

aveugle et portant le deuil de la nuit féodale
il s'est sanglé dans son armure qui ne le protège
qu'autant que l'ennemi veut bien le laisser
progresser jusqu'à ses rangs [...]
[...] toujours prompts à dépouiller,

²⁶ « Existerait-il une histoire rémanente, donc récurrente ? », s'interroge Jacques Darras dans *Gracchus Babeuf et Jean Calvin font rentrer la poésie avec l'histoire dans la ville de Noyon*. Poème manifeste, Bruxelles, Le Cri édition, 1999, p. 40.

²⁷ *La Forêt invisible. Au nord de la littérature française, le picard*, Trois Cailloux, Amiens, 1985.

²⁸ *Le Génie du Nord*, op. cit., p. 51-67.

²⁹ *Le Génie du Nord*, op. cit., p. 60.

nous, les modernes, les mailles encombrantes qui grèvent
inutilement les gestes, les actes, considérons
depuis notre lisière, comme parangon du ridicule
ce bohémien introduisant une note d'humour involontaire,
aléatoire dans l'ordonnancement anglais, prêts
à le prendre pour pacifique égaré en terre sainte
des combats, bohème, bohème, faisons des gorges chaudes
de sa cécité, comme si, finalement, il s'était, l'aveugle
trompé de quête, sans réfléchir une seconde sur l'arc
séculaire où nous sommes que cette nuit profonde
où il s'enfonce et qui lui tient d'armure
pourrait bien être une clairière perçue de lui seul
imperméable aux traits, dense par sa seule proximité avec la mort
qui est une forêt plus profonde et dont le soleil repousserait
très loin les fausses ombres de la crainte, du respect
dont les armées humaines s'entourent³⁰

Cet « arc/ séculaire où nous sommes » aujourd'hui, sans que nous en ayons conscience, relie en réalité notre présent, celui des deux guerres mondiales, celui de l'Europe qui peine à se construire au-dessus des champs de batailles de la plaine du Nord, à ce XIV^e siècle auquel fait allusion le poème, dans son récit de la mort de Jean de Luxembourg, roi de Bohême, à la bataille de Crécy en 1346, au tout début de la guerre de Cent ans. Cette bataille verra la victoire des Anglais menés par Édouard III sur le roi de France Philippe VI de Valois, secondé par plusieurs chevaliers, [p. 164] dont ce Jean de Bohême, qui était frappé de cécité, et s'est distingué par son héroïsme dans la bataille. Mais au fond peu importe l'issue de cet affrontement-là entre rois européens. Ce qui frappe le poète, c'est le chemin inlassablement identique qu'emprunteront les armées de siècle en siècle, traversant l'Aisne et longeant la Somme, au cours de ce qu'il désigne comme une interminable « Guerre Civile

³⁰ *Usages de la forêt, op. cit.*, p. 37.

européenne³¹». Dans ce contexte, la clairière, où s'enfonce dans son combat désespéré, ce guerrier aveugle et pourtant lucide qu'est ici Jean de Bohême, clairière que nous, Modernes, ne voyons pas, aveuglés que nous sommes par l'éclat des batailles, pourrait bien être une de ces clairières de paix que chante le poète, à l'instar de la clairière de la forêt de Saint-Gobain, située justement elle aussi sur le trajet séculaire des armées européennes dans la plaine picarde. À cette autre clairière, le poète lance son « aubade » à la toute fin d'un recueil, publié en 1999, treize ans après *Usages de la forêt*. Dans cet autre ouvrage, en effet, *Gracchus Babeuf et Jean Calvin font rentrer la poésie avec l'histoire dans la ville de Noyon*, Jacques Darras entreprend de soigner la maladie de la guerre et de la haine en ramenant à la lumière, dans la clarté de la clairière, le passé ancien de la petite cité de Noyon, témoignant là encore de la nécessité de lancer un pont par-dessus les siècles. Médication urgente et vitale pour cette ville qui vient alors d'élire avec 52% des voix un candidat « Front national » au Conseil général. Ce que le poète diagnostique dans ce vote, c'est le syndrome d'une « mémoire forclosée », la maladie d'une « ville qui ne se parle plus à elle-même » : « Les villes assises qui ne se racontent plus à elles-mêmes leur mémoire/ Leurs rues meurent murées dans des murmures de rumeurs.³²»

Pour guérir les Noyonnais, Jacques Darras va alors s'employer à forer le passé de leur ville « où la monarchie et la révolution vagirent en droite filiation³³», depuis le sacre de Charlemagne et d'Hugues Capet, jusqu'à la naissance de Jean Calvin puis de Gracchus Babeuf, faisant ainsi remonter à la conscience de ses destinataires la mémoire de leur Histoire. La cible de Darras, ce qu'il faut travailler au corps, c'est l'imagination pauvre et fragile de cette petite communauté méfiante, gagnée par les arguments extrémistes, par le racisme, à proportion de sa peur et de sa propre « douleur » :

[p. 165]

Il paraît que la vraie douleur tue l'imagination

[...]

La douleur est son autocélébration.

Son autocélébration.

La douleur est l'absence de pensée poussée à l'extrême.

³¹ *Gracchus Babeuf et Jean Calvin font rentrer la poésie avec l'histoire dans la ville de Noyon*, Bruxelles, Le Cri édition, 1999, p. 19.

³² *Ibid.*, p. 30.

³³ *Ibid.*, p. 6.

Laure Michel, « Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent », *Jacques Darras. Pète de la fluidité*, Actes du colloque de l'Université de Nice, organisé par Patrick Quillier et Laure Michel (4-6 décembre 2008), Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 153-172.

La douleur est un mal de front qui ne se sent plus comme mal de front.

La douleur que la douleur inflige aux autres est une amnésie active.

La souffrance que l'on inflige activement procède d'un corps sans mémoire.

Tout est dit. Le « poème manifeste » aura pour tâche de rendre sa mémoire à ce corps collectif malade de peur, anesthésié par la douleur de son « mal de front qui ne se sent plus comme mal de front » - mal de Front national bien sûr. Peur, douleur, ennui aussi, ou encore honte de soi aujourd'hui, au regard d'un passé prestigieux – autant de maux et de « migraines ³⁴ » que le poète, s'adressant aux Noyonnais, proposera d'alléger : « le 'vers' vous met en contact avec toutes les lunes lunatiques qui influent sur votre circulation, vos idées noires, vos mauvaises humeurs, le poème prend appui sur les mots fait levier sur eux, vous soulage à leurs poids, leur gravité, vous rend léger. ³⁵ »

« *Le plus fin des sismographes, le poème* ³⁶ »

Cela fait longtemps que Jacques Darras s'est déclaré « poète de la colère, de l'éveil et de la vigilance ³⁷ », et s'indignant de l'irresponsabilité politique de la plus grande partie de la poésie contemporaine, a affirmé une position volontairement atypique dans le champ poétique de ces vingt dernières années.

Dès l'une des premières branches de *La Maye, Jean Scot Érigène à Laon*, il s'en prend à la cohorte des épigones mallarméens, dans une réjouissante parodie qui tourne en dérision ces « palmipèdes de la page blanche » et leur indifférence : « Hitler paraît. Ce n'est pas sa place, un [p.166] poème. On le chasse. Il persiste. Le mépris ne le tue pas. On le laisse vivre. Blanches, les mains de la poésie. Faibles étrangleuses. ³⁸ » Dès ce recueil de *La Maye*, Jacques Darras en appelle à une prise en charge de l'Histoire par le poème. Telle est la position que l'on peut observer de nouveau, au seuil de cet exemple par excellence d'une responsabilité assumée dans et par l'écriture poétique, dans cette attaque au « lance-poèmes ³⁹ », à « la grenade poésie », que représente le « poème manifeste » *Gracchus Babeuf et Jean Calvin font rentrer la poésie avec l'histoire dans la ville de Noyon*. De nouveau Jacques Darras

³⁴ *Ibid.*, p. 50.

³⁵ *Ibid.*, p. 50.

³⁶ *Nous sommes tous des romantiques allemands*, p. 96.

³⁷ *Gracchus Babeuf et Jean Calvin...*, *op. cit.*, p. 16.

³⁸ *La Maye*, Amiens, 1/nuit – 3 cailloux, p. 405.

³⁹ *Gracchus Babeuf et Jean Calvin...*, *op. cit.*, p. 18.

s'insurge : « La poésie est un peu bête./ Sa confiance sans limite dans la beauté de la nature, son goût des horizons infinis [...] cette manière d'indifférence universalisée à tout ce qui n'est pas le ciel, la terre, la mer [...] réveillent l'indignation.⁴⁰» Les cibles ne sont pas nommées mais on se doute qu'une certaine tradition néo-lyrique teintée d'heideggerianisme provoque l'indignation de ces vers : « Son paganisme à courte-vue touche sur son autre versant à la paysannerie criminelle, les deux faces d'une même planète, solaire sur la pente poétique, lunaire sur l'ubac politique.⁴¹» Plus généralement, c'est aussi, aux yeux de Darras, l'empreinte du romantisme allemand dans la poésie française qui contribue à détourner celle-ci de sa participation effective à l'Histoire. Le petit recueil d'essais, *Progressive transformation du paysage français par la poésie II*, paru en 2000, se demande par exemple, dans l'un de ses chapitres issu d'une conférence au titre significatif « Y a-t-il encore des poètes en France ?⁴²», si la « souveraineté poétique », définie par le Romantisme, ne « serait pas liée à l'absence réelle de souveraineté politique », si « le romantisme n'est pas l'expression d'une souveraineté terrestre impossible⁴³». Dans ces conditions, face à la confusion de l'« Idéal » et de l'« Histoire », face à « l'ambiguïté » surtout que recèle « l'expression nationale⁴⁴ » par laquelle cette confusion a été légitimée, [p. 167] il s'avère nécessaire de repenser un partage du politique et de la poésie. Il s'agirait aussi du même coup de débarrasser la poésie de l'idéalisation, qui en France aujourd'hui l'érige en substitut de religion ou de politique : tel est le programme que formule l'un des chapitres de *Qui parle l'européen* (« La poésie 'championne' des idiomes nationaux⁴⁵»). Il est temps, nous dit Darras, de « renverser ce mythe de la poésie comme parole originaire » et « tir[ant] la poésie de son enfermement », de la « replacer face à de nouvelles responsabilités⁴⁶».

Ces responsabilités, Jacques Darras les assume plus qu'aucun autre dans son œuvre poétique. Les moyens qu'il convoque pour cela, outre l'exhumation des strates, anciennes ou

⁴⁰ *Ibid.*

⁴¹ *Ibid.*

⁴² « Y a-t-il encore des poètes en France », conférence prononcée à l'Institut culturel d'Edimbourg, le 15 novembre 1990, repris in *Progressive transformation du paysage français par la poésie II. Divagations, réflexions, lectures*. Scot Érigène, Baudelaire, Poe, Rilke, Tsvetaeva, Aragon, Dadelsen, Ginsberg, Miron, Zumthor, Bruxelles, Le Cri édition, 2000, p. 19-40.

⁴³ *Ibid.*, p. 25.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ « La poésie 'championne' des idiomes nationaux », in *Qui parle l'européen ?*, Bruxelles, Le Cri édition, 2001, p. 101-120.

⁴⁶ *Ibid.*, p. 108-109.

récentes, de l'Histoire sont la promotion d'un idéal polyphonique d'une part, l'investissement d'un imaginaire collectif d'autre part.

Quel meilleur antidote apporter, en effet, au monolithisme des idéologies nationales que l'image du chant à plusieurs voix, de l'œuvre naissant de la multiplicité des lignes mélodiques ? Ce n'est pas par hasard qu'est placé dans la bouche de Josquin des Prés, inventeur de la polyphonie en France, l'éloge du « discors » pour briser le fantasme de l'univocité nationale. Cet éloge se situe dans la septième branche de *La Maye*, « Jean Scot Érigène à Laon », dans l'une des sections de ce long poème qui est, lui-même, précisément conçu, à l'image d'une partition à plusieurs voix, comme entremêlement de thèmes récurrents. Josquin des Prés est mis en scène dans un texte en forme de dialogue, comme s'il s'agissait à ce niveau-là aussi de faire l'éloge de la diversité des voix. À son interlocuteur inquiet pour l'unité des nations face à la capacité de dissonance et de contradiction dont témoigne le musicien, Josquin rétorque : « – Nations n'ont langue, pour moi, qu'en leur plus haut discors. ⁴⁷ » L'idéal proposé aux nations est celui d'une unité plurivoque, d'un parler commun fondé sur le « doux désassemblage ⁴⁸ » des voix, à l'image de l'art polyphonique.

Cette image d'une pluralité discordante possède la vertu de montrer la possibilité du dialogue dans le désaccord, d'empêcher la transformation de la contradiction en figement de positions antagonistes. D'autres exemples [p. 168] de cet idéal de dialogue sont invoqués par Jacques Darras. Le plus important d'entre eux est certainement celui de Jean-Sébastien Bach. À plusieurs reprises, et en particulier dans un chapitre de *Nous sommes tous des romantiques allemands*, Darras évoque la musique de Bach comme allégresse concertante. Bach lui aussi est du côté du contrepoint, de la polyphonie. C'est un « homme de conversation » : « On entre dans un *Concerto brandebourgeois* comme on se mêlerait à des gens qui parlent dans un salon. ⁴⁹ » Cette joie dans le dialogue fait de Bach un continuateur de la société des trouvères, dont Darras rappelle la présence, quelques siècles plus tôt, à la cour du duc de Thuringe dans le château de la Wartburg, qui domine Eisenach, la ville natale de Bach. C'est là que « les plus grands poètes de la courtoisie allemande [...] débattaient, joutaient, dialoguaient sur un thème qu'on leur avait proposé. La poésie n'avait alors pas peur de faire œuvre de société, sinon sociale. ⁵⁰ » Jacques Darras retrouvera, quelques siècles plus tard, dans un autre moment poétique essentiel, celui du romantisme, cet idéal polyphonique réalisé dans la sociabilité de

⁴⁷ « Jean Scot Érigène à Laon », *La Maye*, op. cit., p. 408.

⁴⁸ *Ibid.*

⁴⁹ *Nous sommes tous des romantiques allemands*, op. cit., p. 55.

⁵⁰ *Ibid.*, p. 58.

Laure Michel, « Forêts, failles et reliefs de l'Histoire : Jacques Darras archéologue du présent », *Jacques Darras. Pète de la fluidité*, Actes du colloque de l'Université de Nice, organisé par Patrick Quillier et Laure Michel (4-6 décembre 2008), Bruxelles, Le Cri, 2010, p. 153-172.

l'activité poétique, portée alors par la faculté du *witz*⁵¹. « Retenons, écrit-il, qu'au fond du romantisme réel il y a la mobilité de ce dialogue. ⁵²»

C'est exactement à proportion de cet idéal de dialogue que la Bourgogne du XV^e siècle est aux yeux de Jacques Darras de la plus grande importance. Le duché de Bourgogne incarne à cette époque l'idéal même d'une culture « authentiquement polycentrique ⁵³». Darras aime à rappeler par exemple que Charles le Téméraire, le célèbre duc de Bourgogne, ne parlait pas moins de sept langues, en vertu d'un plurilinguisme reflétant le nombre de cultures dialoguant entre elles à la cour du Duc. Faisant le choix de mettre en valeur dans son œuvre ce moment de l'Histoire et cet espace au sein de l'Europe, Jacques Darras « enten(d) », comme il l'écrit à propos de cet autre lieu de carrefour que représente la Meuse, « marier les cultures germaniques et romanes dans une réciproque estime amoureuse et courtoise ⁵⁴». L'enjeu d'une matière poétique telle que la Bourgogne du XV^e siècle a donc à voir avec l'Europe contemporaine. Le dialogue [p. 169] qu'elle incarne entre les cultures françaises, italiennes, germaniques et flamandes en fait « une plaque tournante ⁵⁵» de l'histoire de l'Europe et un idéal pour aujourd'hui. Célébrer cette Bourgogne mythique, c'est dès lors œuvrer pour la paix, exactement comme Jan Van Eyck dans son polyptique de l'Agneau mystique. Darras, qui évoque souvent cette œuvre, en parle précisément en ces termes. Rappelant d'abord le contexte de réconciliation entre Philippe le Bon, duc de Bourgogne, protecteur et mécène de Van Eyck, et le roi de France, il conclut : « Ce retable est la célébration la plus extraordinaire jamais faite en peinture de la paix ⁵⁶». L'admiration que lui porte Jacques Darras est à la hauteur de la capacité de cette œuvre à *lier* entre eux des éléments variés, voire hétérogènes, à la hauteur de ce qu'il appelle son *liant*, selon un terme où il faut entendre aussi bien le lien que, très concrètement, cette huile de lin, permettant aux pigments d'être plus fluides et donnant une plus grande sensation d'unité à la surface du tableau⁵⁷.

Cet art du dialogue, de la polyphonie, qui fait résonner dans l'unité d'une œuvre les éléments divergents de chaque partie, c'est aussi, évidemment, l'art de Darras lui-même qui,

⁵¹ Voir *Nous sommes tous des romantiques allemands*, *op. cit.*, p. 82.

⁵² *Ibid.*, p. 83.

⁵³ « the greatest authentic polycentric culture since medieval Burgundy », *Beyond the Tunnel of History*, *op. cit.*, p. 107.

⁵⁴ *Qui parle l'europpéen ?*, ..., p. 119.

⁵⁵ *Le Génie du Nord*, *op. cit.*, p. 70.

⁵⁶ *Nous ne sommes pas faits pour la mort*, Paris, Éditions Stock, 2006, p. 98.

⁵⁷ « You find *liant* – very literally – in the work of the Van Eyck brothers who were among the first to use linseed oil in painting, to make the painting flow more easily and to dry less fast », *Beyond the Tunnel of History*, *op. cit.*, p. 28.

dans son long poème en plusieurs chants, entremêle les voix qu'il fait dialoguer à travers les cultures et à travers les siècles, faisant entendre Jean Scot Erigène avec Josquin des Prés, Van Eyck avec Jeanne la mosane et Arthur Rimbaud, Rubens avec Emile Verhaeren, Blaise Cendrars, et avec Andrea Doria à Gênes, *etc.* Quand ce n'est pas au sein du poème que se noue le dialogue, c'est par la traduction d'une langue dans une autre que s'accomplit le passage entre les cultures européennes. *Qui parle l'européen ?*, cet essai de diagnostic et de remède à la fois pour l'Europe en souffrance, préconise une pratique systématique de la traduction, sur le modèle de Beckett « capable de composer dans l'une ou l'autre langue, le français et l'anglais, se translatant de l'une à l'autre, se traduisant de l'une dans l'autre dans un mouvement continu de passage. ⁵⁸» Tel est même aujourd'hui l'unique « salut pour qui se voudra poète européen fédérateur » : « On pourra imaginer telle séance de lecture à haute voix où les deux poèmes nés du même auteur seront [p. 170] dits dans leur succession ou dans le plus bel effet stéréophonique. Ainsi le poète sera-t-il ambiphone aussi bien que bilingue. ⁵⁹»

L'autre œuvre de paix du poète, à côté de la circulation des langues, des lieux, des temps et des textes, consistera à rêver pour ses contemporains, à nourrir leur imaginaire, à leur proposer des exemples de dialogue, élevés parfois à la puissance du symbole. Rien toutefois d'une reviviscence romantique dans ce geste. La nécessité de cultiver l'imaginaire de l'Europe, d'en rêver les « prairies communales ⁶⁰», est chez Jacques Darras, le contraire du désir romantique d'« appropriation de la Terre par le mythe et le rêve ⁶¹». Le poète se placera sur une double frontière, d'attachement à la « prairie terrestre » rêvée « par et pour la communauté ⁶²» et d'arrachement à la nation.

[...]nous attend en effet un travail autrement plus redoutable d'arrachement de l'espèce humaine au parcellaire des nations, des ethnies et des religions, tragiquement légitimé par le romantisme. Nous ne dirons plus désormais « mes » montagnes, « ma » forêt noire, « ma » terre gaste, « mon » occitanie, « mon » pays basque mais préparerons une lente transhumance réciproque et raisonnée de l'espèce animale à laquelle nous appartenons par la médiation de la voûte universelle. S'il faut absolument habiter quelque part, habitons de préférence une frontière quelle qu'elle soit, pour conserver les cicatrices de la mémoire (tel l'Agneau et sa plaie dans la Prairie), le sens à vif du partage et au besoin s'abriter contre les dogmatismes toujours prompts au réveil.⁶³

Débarassée du romantisme national, donc aussi du régionalisme, qui n'est que la répétition de la même crispation identitaire, la rêverie pourra s'abandonner à tel morceau de prairie, à

⁵⁸ *Qui parle l'européen*, *op. cit.*, p. 118.

⁵⁹ *Ibid.*

⁶⁰ *Progressive transformation du paysage français par la poésie*, *op. cit.*, p. 65.

⁶¹ *Ibid.*, p. 64.

⁶² *Ibid.*, p. 65.

⁶³ *Ibid.*

telle rivière ou à telle ville. On observera que ces lieux sont à chaque fois rendus par l'écriture à l'épaisseur des échanges dans le temps et dans l'espace qui les ont construits. Ces multiplications d'horizons en font des lieux ouverts et [p. 171] ouvrants, et par là même des lieux propices à libérer l'imaginaire des Européens d'aujourd'hui de leurs frontières, à nourrir leur rêverie d'une salubre circulation d'air. Telle est bien évidemment le rôle de la petite rivière Maye ouverte à tous les vents du large, mais aussi celui de la Meuse germano-romane, de la plaine du Nord flamande, espagnole et française, de Bruxelles, carrefour du Nord et du Sud, de l'Est et de l'Ouest européens. La rêverie, instrument d'« ouverture de l'intégrité imaginaire ⁶⁴» dans laquelle les uns et les autres s'enferment, prend parfois la forme de symboles plus condensés. J'en retiens un, celui de la Grand Place de Bruxelles, du Grote Markt. En Belgique, où il existe un « tombeau des imaginaires creusé et entretenu par le divorce des histoires ⁶⁵» entre Wallons et Flamands, l'image de la Grand Place pourrait rappeler à ses habitants qu'elle a « abrité une authentique culture pan-européenne ⁶⁶». Cette Place de Bruxelles, c'est, selon Darras dans le premier de ses textes pour la BBC, « une incarnation dans la pierre du compromis démocratique entre des intérêts concurrents ⁶⁷». Sur l'un de ses côtés se trouve le palais des Ducs de Bourgogne, siège du pouvoir princier, en face, l'Hôtel de ville, siège du pouvoir municipal, et sur les deux autres côtés, les maisons à pignons des anciennes guildes des riches marchands semblant rivaliser entre elles pour la première place et ne rien perdre de la compétition entre le pouvoir de la ville et celui du prince.

En plus de ce symbole de la Grand Place, le poète proposera à l'imaginaire de ses contemporains, belges mais aussi français, cette magnifique circulation dans l'espace et l'histoire de la Belgique que vient offrir son « Poème Parlé Marché » *Moi, j'aime la Belgique !* : « nous apportons notre moitié rêveuse à la Belgique, elle apporte la sienne à la France ⁶⁸». Ce recueil se présente très explicitement comme une médication, faisant appel à la puissance de rêve du poème, pour lutter contre la maladie des cauchemars nationaux – remède d'ailleurs très [p. 172] sérieusement breveté sous l'acronyme de PPM (Poème Parlé Marché) : « Un pays est toujours plus que la somme de ses habitants./ Un pays est toujours la

⁶⁴ *Le Génie du Nord*, op. cit., p. 201.

⁶⁵ *Qui parle l'europpéen ?*, op. cit., p. 98

⁶⁶ « I may have an idealised vision of Belgium or Netherlands, but they were home to a genuine pan-European culture, mixing north and south, east and west in their very constitution », *Beyond the Tunnel of History*, op. cit., p. 34. Je traduis.

⁶⁷ « an incarnation in stone of the democratic accommodation of competing interests », *Beyond the Tunnel of History*, op. cit., p. 13.

⁶⁸ *Moi, j'aime la Belgique !*, Paris, Gallimard, « L'Arbalète », 2001, quatrième de couverture.

somme de ses rêves./ De ses habitants plus leurs rêves./ Au-delà de lui-même en permanence, derrière l'horizon. ⁶⁹»

Cette nécessité d'une place pour le rêve est ce qui donne sa légitimité au poète. L'Histoire des historiens ne suffit pas. « On aurait sans doute pu écrire une biographie plus continûment lisible de Jan Van Eyck et de son temps en adoptant la méthode historique ⁷⁰», écrit Jacques Darras, au sujet de *Van Eyck et les rivières (dont la Maye)*, mais il s'agissait de « livrer une totalité par fragments », d'opposer « deux versions antagoniques du temps [...] portées par l'écriture de la prose et de la poésie ⁷¹». L'écriture de l'Histoire par l'historien ne permet pas cela, car c'est une écriture qui ordonne et rationalise, qui simplifie, là où il faut « la complexité des liaisons ⁷²». « Qu'elle soit produite par Michelet ou l'Ecole des Annales, écrit Jacques Darras, l'Histoire est le récit d'un ordre conçu sur le modèle d'un tableau de la Renaissance obéissant aux lois de la perspective. Toutes les Histoires nationales sont de magnifiques ordonnancements à l'italienne. ⁷³»

Il faut au contraire donner de l'espace à l'Histoire, un terrain, la faire voir non pas « dans sa dimension simplifiante mais récurrente et touffue, comme d'une forêt dont les germinations, les branchements souterrains sont invisiblement contenus dans le présent. ⁷⁴» C'est pourquoi le poète qui sait qu'« il faut de l'espace pour voyager dans le temps » sortira de ces marges (de ces muches) de l'Histoire où il s'est vu confiner par les sciences humaines, et pourra affirmer : « Nous, spéléologues de l'histoire par recours successifs aux abris taillés dans la craie, pouvons rendre visible l'invisible sur quoi notre demeure semble assise. Nous avons à dire, sortant du sol, plus que n'importe quel historien. ⁷⁵»

Laure MICHEL

Université de Nice/ CTEL

⁶⁹ *Moi, j'aime la Belgique ! (poème parlé marché)*, Paris, Gallimard, « L'Arbalète », 2001, p. 7.

⁷⁰ *Progressive transformation du paysage français par la poésie. II, op. cit.*, p. 64.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Le Génie du Nord, op. cit.*, p. 92.

⁷³ *Progressive transformation...*, *ibid.*

⁷⁴ *Le Génie du Nord, op. cit.*, p. 92.

⁷⁵ *Ibid.*, p. 77.